

MICHEL CHIHA

LA
MAISON DES CHAMPS

SUIVI DE POÈMES INÉDITS

VERS ANCIENS
IMPRESSIONS DE PARIS
LA NOUVELLE MOISSON
POÈMES INÉDITS

VERS ANCIENS

PRÉFACE

Un poème survit à un empire. Telle est la puissance de l'esprit. Et le souvenir des générations mortes peut ne se retrouver que dans un chant.

La puissance que ce siècle met au service du laboratoire, il faut en mettre une part au service de la poésie. Et nous entendons par poésie tout ce qui est élévation de l'âme servie par l'harmonie du langage.

La poésie est fille de la liberté ; et elle est fille de la douleur plus que de nos joies. Elle est dans le soleil et dans le silence. Elle est dans l'aurore et dans la nuit. Elle ramène l'homme à sa destinée. Elle apaise et elle exalte. Elle atteint la divinité dans son essence. Elle est confiance et elle est prière.

Sa fonction dans l'humanité est immense. Les litanies de la Vierge, on pourrait lui en appliquer une part sans offenser la Mère des Grâces. Etoile du Matin. Mystique. Maison d'Or. Arche d'Alliance. Consolatrice des affligés. Secours des pécheurs.

Il y a des jours où, sans poésie, il n'y aurait plus de consolation ni d'espoir ; où, sans elle, la nature serait sans voix. Et c'est parfois du fond de l'abîme que nous l'appelons et qu'elle nous appelle, avec ce pouvoir étrange de la musique sur tout ce qui vit, de l'intelligence sur tout ce qui rêve et comprend.

Il n'y a pas d'inventions sans poésie de quelque sorte ; il n'y a pas d'imagination créatrice sans elle. Et si parfois elle s'enferme dans le cœur de l'homme, elle ne l'en emplit pas moins de sa plénitude. C'est elle, comme la Voix sainte, qui dit au paralytique : « Lève-toi et marche ». C'est elle encore qui donne à l'homme les moyens intuitifs qui le mènent aux sphères invisibles.

Comme la liberté, la poésie de ce temps porte souvent le poids de la tyrannie. Elle est douloureuse comme ce siècle fabuleux. Elle est enchaînée comme Andromède et comme elle exposée aux fureurs du monstre.

Mais il suffit de parler d'elle pour qu'elle chante. Il suffit de dire son nom pour que se réchauffent les mains glacées et pour que le sang accélère sa course.

Les gouvernements sans horizons et sans allégresse ne savent plus son bienfait. S'ils se servaient mieux d'elle, ils auraient moins de soucis et de plaintes. Et les vivants ne ressembleraient pas aussi souvent aux morts.

MICHEL CHIHA

DEPART

CE SOIR, allons aux champs, ô mon cœur sédentaire !
La ville abrite trop de routine et d'ennui,
Pour de neuves amours demandons à la nuit
Les parfums végétaux qui montent de la terre.

Fuyons la rue étroite et son maigre horizon,
Les hommes harcelés par les tâches serviles,
Les sourires lassés et les contraintes viles
Et le seuil fatigué de la vieille maison.

Le vent nous baignera quand nous courrons la brande ;
Les astres nous diront leurs nocturnes plaisirs ;
Loin du séjour obscur où pleurent nos désirs,
Nous trouverons un lit qui fleure la lavande.

Et la fenêtre ouverte aux bras nus du printemps,
Les feuillages mouvants, l'eau claire des fontaines
Couvriront de leur voix les vanités lointaines.
Avons-nous pu, mon cœur, attendre si longtemps ?

RETOUR A LA TERRE

TOI qui promènes le verbe
Parmi les astres muets,
En ta vieillesse superbe
Terre aux charmes désuets,
La plus merveilleuse boule
Qui dans le ciel vaste roule
Depuis qu'existe le Temps,
Aïeule qui n'a plus d'âge
Tu dévoiles ton visage
A l'appel sourd du printemps !

Quelle passion t'agite
Après de si calmes jours ?
Quel soleil te sollicite
Pour de tardives amours ?
A la sagesse rebelle
Jamais tu ne fus plus belle,
Jamais plus d'illusions
N'ont bercé ton cœur austère
Et le parfum du mystère
Aide à tes séductions.

Toutes les sèves s'émeuvent
Au mouvement de tes flancs,
Les pierres même se meuvent
Tant tes rires sont troublants.
Tu t'es fait une jeunesse
O magnifique maîtresse !
Maintenant vienne l'été
Avec ses ardeurs nouvelles,
Les nids chanteront leurs ailes,
Les blés leur maturité.

Terre, seins où tout s'abreuve,
Inépuisable trésor,
Je t'apporte une âme neuve
Frémissante de l'essor
Qui l'approche de sa source.
Si rapide fut sa course
Que l'air en est agité,
Et ce corps, vivante argile,
Fatigué d'être immobile
Mesure enfin ta beauté !

PAR les monts aux mauves bruyères,
Sur les coteaux où croît le pin,
Le long des sentes familières
Je traîne une âme de rapin.

Ma bonne pipe et ses fumées
Me mènent droit où va le vent,
Parmi les herbes parfumées,
Sous le joyeux soleil levant.

Amant infidèle des Muses,
Qui s'accroche à tous les buissons
Je vais, rêvant de cornemuses,
Et je siffle des chansons.

Si l'amandier et ses résines,
L'olivier aux feuilles d'argent
Dans l'étreinte de ses racines,
Fixent parfois mon cœur changeant,

Je m'arrête gorgé de brise,
Riant de taquiner l'écho,
Et j'arbore à ma veste grise
Un insolent coquelicot.

Fleurs des champs, verveine, ancolies,
Cyclamens roses, tournesols,
Vous témoignez de mes folies,
Et vous aussi, pins-parasols !

Les pieds en l'air, comme un sauvage,
Mâchant du thym comme un rongeur,
Je m'incorpore au paysage
Sous les yeux du passant rageur.

Puis, je m'en vais où vont les chèvres
Par les chemins les plus divers,
Et gouailleur, la pipe aux lèvres,
Le nez au vent, je fais des vers.

DES mots simples, un rythme fol :
Le bond du chevreau dans le thym,
Une glycine, un tournesol,
Dans l'allégresse du matin,

L'heure rose où l'abeille est ivre
D'avoir pillé des tubéreuses,
Le plaisir ingénu de vivre
Parmi les bêtes amoureuses,

Le chat, le chien, le bœuf aussi,
Tels que les veut un art naïf,
Les choux épanouis, ainsi
Que les peindrait un Primitif ;

La maison enfin, sous le lierre
Et la mousse, riante et calme ;
Devant le seuil un banc de pierre,
Et sur la fontaine une palme,

Telle la retraite où je vis,
Loin de la ville et des ses maux,
Se mire en de grands yeux ravis :
Un rythme fol, de simples mots.

CE combat qui se poursuit,
Où la tristesse et la joie
S'arrachent le temps qui fuit
Comme des oiseaux de proie,

Mon cœur en reste l'enjeu
Que le jour soit clair ou sombre ;
Fantasque et terrible jeu
De la lumière et de l'ombre !

Puissant et doux le matin,
Lucide comme l'aurore,
J'entends chanter le destin
De sa belle voix sonore :

Appel des champs et des fleurs,
Bruit de l'eau dans les herbages,
Ruissellement des couleurs,
Ronde des parfums sauvages,

C'est un vaste cri d'espoir,
Une montagne de roses,
Mais quand arrive le soir
Avec ses métamorphoses,

Quand le couchant devient gris,
Quand les souvenirs s'étreignent,
Paysages rabougris
Mes beaux horizons s'étreignent.

Le ciel n'est plus lumineux,
Les hommes se font hostiles,
La nuit lente verse en eux
Des tendresses inutiles,

Le silence et les regrets
Sont seuls à frapper aux portes,
Et les violons muets
Réveillent les amours mortes.

Toi, qui tiens le sablier
Dans mes instants d'allégresse,
Ne saurais-tu m'oublier
Un jour, une heure, ô tristesse !

SIBYLLA

PLUS que ta main n'en peut tenir
J'ai pris, dans la forêt prochaine
Les sombres feuilles d'un beau chêne :
Sibylle, dis-moi l'avenir.

Toi que l'homme anxieux contemple,
Ce n'est pas le jeune guerrier
Que la promesse du laurier
Conduit aux portes de ton temple ;

J'ai marché vers toi tout le jour
Apaisant mon cœur irascible :
Celle que j'aime est insensible
Et j'entretiens un fol amour.

Sera-t-elle demain plus tendre,
La divine qu'en mon chemin
A mise le sort inhumain ?
Dois-je mourir ? dois-je l'attendre ?

Quand se flétriront les lilas,
Quand les narcisses et les roses
Languiront, les paupières closes
Je serai sous la terre, hélas !

Accueille ma plainte, ô clément,
Fléchis le destin rigoureux ;
Faut-il que toujours malheureux,
Je gémisses et je me lamente ?

Voici que je t'en fais l'aveu :
Pour son baiser, trésor unique,
J'emplirai d'encens ta tunique,
O Sibylle ! j'ai fait ce vœu.

AIMER, souffrir. Voici que vous naissez ensemble,
Amour, et toi douleur, mystérieux jumeaux.
Dès que vous jaillissez, le destin vous rassemble,
Source de notre joie, et source de nos maux.

D'avoir beaucoup aimé, je connais la tristesse,
Car tout amour naissant quelque jour doit finir ;
Les passions du cœur ont leur brève jeunesse,
Et la vie entretient longtemps leur souvenir.

Pourtant, je ne saurais respirer si je n'aime,
Rencontrer la beauté sans un secret émoi,
Et vivre sans aimer jusqu'à la douleur même,
Seigneur, vous m'avez fait un cœur trop grand pour moi !

AH ! faut-il que je porte ton deuil
Jeunesse, quand l'amour rit et chante ?
La vie éclate autour de mon seuil,
Joyeuse et claire, et pour moi méchante.

Je ne veux pas livrer à l'ennui
Mon cœur blessé, frémissant et grave,
Mais tout le long de ta course, ô nuit,
Peut-on souffrir, et faire le brave ?

Et j'aime mieux vous laisser couler,
Larmes pures, de l'amphore pleine...
Verrai-je un jour au loin s'envoler
Tout ce qui fait aujourd'hui ma peine ?

LES ILLUSIONS PERDUES
SUR LA TOILE DE CHARLES GLEYRE, AU LOUVRE

DANS la barque aux blanches voiles,
Sur la mer céruléenne,
Au lever lent des étoiles,
S'en va la troupe sereine

Des illusions perdues ;
Jeunes femmes, beautés calmes,
Parmi les teintes fondues
Des tuniques et des palmes.

Formes claires et légères,
Quand s'évanouit le songe,
S'éloignent les messagères
Lumineuses du mensonge.

L'amour rieur, tient la rame,
Couronné de violettes,
Héros candide du drame,
Sourd à l'appel des poètes ;

Il emmène au clair de lune,
De moire et d'argent vêtues,
Gloire, Jeunesse, Fortune...
Les sirènes se sont tues,

Et l'homme est seul sur la grève,
Courbé sous le poids de l'ombre...
Il vient d'enterrer son rêve :
La mer est de marbre sombre...

Ce matin clair et pur, avec toute la joie
Que suscite un soleil d'hiver, d'or et de soie,
Dans ce cœur fier qu'un jour, chère, je t'ai voué,
Ne me console pas d'être loin de tes charmes.
Mêlant comme autrefois ton sourire à mes larmes
Je songe au bel amour qu'enfant je t'avouai.

Promeneur désœuvré que sa peine accompagne,
Pour chasser mon ennui j'ai couru la campagne,
Croyant que sa douceur me saurait retenir ;
Mais l'azur et les pins au casque d'émeraude,
L'herbe fraîche des champs et son parfum qui rôde
Ne parlaient à mon cœur que de ton souvenir.

J'ai suivi le sentier qui conduit au vieux chêne,
Et je me suis assis au bord de la fontaine :
Lieux calmes où la nuit nous surprit tant de fois ;
J'ai cherché tes doux traits dans l'eau limpide et lente,
L'écho m'a répondu : « ton amie est absente. »
Et je suis revenu sans entendre ta voix.

Maintenant je t'écris, l'air boudeur et morose,
Ou j'arpente ma chambre, ou j'effeuille une rose,
Et je m'arrête enfin devant ton cher portrait :
Oui, c'est bien ton regard tendre, ta grâce brune,
Ta robe aérienne aux tons de clair de lune
Et ta lèvre mobile où se lit ton secret.

C'est toi mon cher amour, taciturne et rieuse
Dans le rêve où se plaît ton âme harmonieuse,
Emouvante surtout de garder, en tes yeux,
La flamme intérieure où ta pensée active
S'agite et transparaît, précise et fugitive,
Eclairant ce front pur, candide et sérieux.

Je pense à toi ; je cherche un confident qui veuille
Partager mon silence, et je noircis ma feuille,
Distrain, le cœur serré, comme un enfant puni.
Autour de moi, le chien s'ennuie et se déplace ;
Le chat est malheureux de voir vide ta place...
Et mes vastes soupirs rejoignent l'infini.

PHILOSOPHIE

TRISTE et seul en ton absence
L'autre soir je méditais
En confiant au silence,
Les pensées que j'agitais.

En moi s'éveillait le doute,
Ce vertige des sommets,
Mal que le penseur redoute
Quand il dit : je me sou mets.

Je voyais venir l'orage
Comme un voyageur perdu,
Et je manquais de courage
Devant un problème ardu.

Qui me montrerait ma route ?
Où trouverais-je la paix,
Quand mes esprits en dérouté
Se couvraient d'un voile épais.

Le syllogisme du sage
N'avait rien de convaincant ;
J'aimais mieux un beau visage
Que la logique de Kant,

Un visage pur et calme
De jeune fille aux yeux doux,
Flexible comme un palme,
Claire autant qu'une nuit d'Août.

Et je me livrais au songe,
Philosophe impénitent
En qui le sommeil prolonge
Le dialogue irritant.

Je dormais, laissant Descartes
Se brouiller avec Gerson,
Et comme un château de cartes
S'effondrer Monsieur Bergson.

Cependant qu'Auguste Comte
Jetait Leibnitz au ruisseau
De Maistre réglait le compte
D'Arouet et de Rousseau,

De son tonneau, Diogène
Disait son fait à Zénon,
« Oui », répétait Origène,
Lorsque Platon disait : « non ».

En manière de litote
Pour cacher son embarras,
Dans le tumulte Aristote
Conversait avec Maurras.

Tu vins alors, ma petite
Apaiser le hourvari
A cette rime, où j'hésite
A mettre to nom fleuri.

LA DAME A LA ROSE

UN soleil couchant, cette rose
Où se pavane ton baiser ;
Quel amour saurait apaiser
La lèvre ardente qui s'y pose !

Quelle ivresse, quelles extases
Ont fait jaillir – quelle nuit d'Août ? –
Ce vin rose où l'on a dissous
Du clair de lune et des topazes ?

Eau fugitive de l'opale
Que traverse un subit éclair,
Chair blonde où navigue un sang clair,
Rose incandescente, et si pâle.

Ta lèvre brune et carminée,
Fruit qui caresse cette fleur,
Mêle à sa flamme la couleur
Brûlante de ta destinée.

S

LA plume d'acier que je trempe
Dans cet encrier de cristal,
Tandis que, la main sur la tempe,
Je forge le souple métal

Dont je vêtirai ma pensée,
Tressaille de joie et d'orgueil
Lorsque la phrase cadencée,
Eclatante, franchit mon seuil

Telle une princesse hautaine,
Eblouissante en ses atours
Viendrait d'une terre lointaine
S'abandonner à ses amours.

Alors, l'acier sombre s'argente,
Le cristal est de diamant,
L'encre noire, cette indigente,
S'irise comme un firmament ;

Ma chambre s'étoile et se dore ;
Alors, épuisé mais vainqueur,
Je compte à ma tempe sonore
Tous les battements de mon cœur.

JUSQU'AU jour où la mort enfin nous rassasie,
L'existence n'est rien sans vous, ô poésie,
Souffle des Dieux séchant l'averse de nos pleurs,
Musique, apaisement et délices des cœurs.
Dans le bourdonnement des terrestres alarmes,
Qui parlerait sans vous de la beauté des larmes ?
Quel chant s'élèverait, harmonieux et pur
Du désert des vivants à l'éternel azur ?

Chœur des Muses qui fais dans nos étroites bornes,
Les levers de soleil sur les horizons mornes
Et la douceur des nuits dans nos cœurs désolés,
Ah ! violons divins, poèmes étoilés,
Vous êtes dans la course où notre chair se lasse,
Un peu d'éternité qui traverse l'espace,
Et sur la terre où l'homme en naissant est banni,
Vos furtives lueurs, éclairent l'infini.

J'EVOQUERAI ces jours sur le tard de mon âge,
Leurs matins lumineux et leurs roses couchants,
Quand il faudra partir pour l'ultime voyage
Mes yeux te reverront, calme maison des champs.

Ce sera le réveil des rythmes et des formes,
Le croissant sur le toit comme un frêle cimier,
Les bras ankylosés des oliviers difformes
Et les palmes dansant sous l'aile des ramiers ;

Le bâtiment de pierre et ses tuiles en pente,
Le seuil d'où l'on découvre un paysage heureux,
Les grenadiers en fleurs et la vigne grimpante
Et les figuiers dressant leurs vieux torses noueux.

Et puis à l'horizon la mer et la montagne,
Les neiges proposant leur caresse à l'azur,
Un départ de voiliers irisés qu'accompagne
Un grand vol d'oiseaux blancs, majestueux et sûr ;

Mais ce sera surtout ton image sereine,
Ma sœur en robe claire, au sommet de mes jours,
Qui remplira mes yeux, - ô toi qui fais ma peine !
Quand la maison des champs s'éteindra pour toujours.

IMPRESSIONS DE PARIS

Saint-Germain-des-Prés, Saint-Martin-des-Champs,
Prières de l'une et de l'autre rive,
Reliquaires d'or, cierges et plain-chant,
Et les lourds orfrois des chapes massives !

Les siècles, perchés sur les hautes tours,
Regardent s'étendre au loin la grand'ville,
Et les oraisons s'élèvent toujours,
Tandis que les près et les champs s'exilent.

Le lys ne croît plus devant le portail,
Et seule une rose, un matin surgie,
Eclate à présent au cœur du vitrail ;
Mais fleurit toujours l'ample liturgie

Qui remplit vos nefs, dans les soirs pourprés,
Fils de la Cité, la Cité sereine,
Saint-Martin-des-Champs, Saint-Germain-des-Prés,
Moines qui gardez une souveraine !

LE BENEDICTIN

C'EST un moine au froc noir, au transparent visage
Dont l'œil bleu réfléchit les stellaires lueurs,
Un Templier venu du fond du Moyen-Age,
Allumer dans Paris des feux intérieurs,

Mais enfant de ce siècle, et de si noble allure,
Si grand et fier et mince et grave et souriant
Qu'on dirait Bohémond sorti de son armure
Pour entrer à Cîteaux au retour d'Orient.

Il plante des rosiers dans la paix de son cloître
Où les Bénédictins, indifférents aux cris
De la Ville où tout naît, où rien ne peut décroître,
Font régner le silence au centre de Paris.

FAUBOURG SAINT-GERMAIN

VEILLES demeures solennelles,
Où la marquise et la duchesse,
Controversaient d'amours charnelles
Après avoir ouï la Messe

Matinale, à Saint-Séverin,
Et, blondes au fond du boudoir,
Jouaient un air de Couperin
En souriant dans le miroir

A leurs yeux de pâle turquoise,
Biscuits de Sèvres, curieuses,
Petite duchesse narquoise,
Dévotes, mais fort amoureuses,

Graves hôtels armoriés
Et tristes du noble Faubourg,
Où tant de charmes oubliés,
Se fondent dans le demi-jour,

Je sais vos nostalgiques grâces,
D'ombre et de solitude éprises,
Et c'est pourquoi le soir, je passe
Le long de vos façades grises.

Poèmes, 3

A DES AMIS FRANÇAIS

Français, vous possédez la force et la mesure,
Vous plantez l'olivier et la vigne au soleil,
Et vous avez le froid salubre et sa morsure
Qui fait votre cœur vif, et votre sang vermeil.

Votre raison se meut dans le ciel le plus libre,
Et votre esprit léger sait défier l'humour ;
Français passionnés de grâce et d'équilibre,
Quand le Nord est gelé, vous lui parlez d'amour ;

Et quand les pays chauds, aux tumultes propices,
Ebranlent de leurs mains leur fragile maison,
Vous visitez leurs mers à la façon d'Ulysse,
Et comme les Romains, vous leur parlez raison.

Infidèles pourtant à votre propre gloire,
Connaissant le destin, vous gaspillez le temps,
Et sceptiques devant votre étonnante Histoire,
Que vous oubliez vite, ô Français inconstants !

LA NOUVELLE MOISSON

ACTUELLE ce frisson qui présage le rêve.
L'aile ardente de l'ange a frôlé ton destin,
Le silence a choisi cette minute brève
Pour t'éteindre jusqu'aux premiers feux du matin.

Que ton corps se repose et que ta lampe veille !
La nuit est à toi seul, tu n'entends plus un pas,
Tu n'es plus que ton âme au seuil d'une merveille,
Tremblante d'exprimer ce qui ne s'apprend pas.

EST-CE un espoir, est-ce un chagrin,
Qui fixe ton regard si tendre sur ces roses,
Moisson de cette aurore, entre tes doigts encloses,
Et qui seront mortes demain ?

Sous ce regard si pur, leur sourire te hante,
Leur calme beauté te fait peur.
Elles sont comme toi la Jeunesse qui chante,
Mais elles te font mal au cœur.

Une vaine tristesse à la tienne s'ajoute,
Celle que les roses n'ont pas ;
Tu ris à leur parfum et ton âme redoute
Tes cheveux blancs et leur trépas.

AU delà du temps gris, une aube se prépare,
Ne mêle pas ta voix aux cris séditieux.
Pour combien de printemps la nature se pare
Pendant que tes fureurs obscurcissent tes yeux !

Avare, qui refuses tout à l'espérance,
Ne parle plus jamais du paradis perdu,
Si ton cœur exalté plus haut que ta souffrance
N'ose enfin l'espérer pour qu'il te soit rendu.

INTROSPECTION
A ELIE TYANE

POUR avoir douté, tu t'es senti las,
L'ennui fait languir les minutes brèves
Ton chant s'est éteint parmi les lilas,
Et le crépuscule a voilé tes rêves.

Toi qui fus naguère un audacieux,
Tresseur de lauriers, moissonneur de roses,
La tristesse habite au fond de tes yeux
Et tu te complais aux pensers moroses.

Tu vis en vaincu, toi qui fus vainqueur ;
Tu crains l'ironie et tu crains le blâme ;
En vain la musique a bercé ton cœur,
En vain le silence a peuplé ton âme !

Tu ne daignes plus émouvoir les sons,
Confier au vent ta pensée ailée,
Et remplir de purs et vastes frissons
Le jour déclinant, la nuit étoilée ;

Mais je connais, tu me reviendras ;
Je suis ta nature aux puissantes fièvres,
Et tu finiras toujours dans mes bras
Lorsque mes sursauts brûleront tes lèvres.

LE grain de sable est seul au milieu du désert.
Dans le mouvant silence et l'infini des sables,
Indifférent au nombre, il demande à quoi sert
La foule dans l'ennui des choses périssables.

Songeant au grain de sable, il me plaît d'être seul
Dans le tumulte immense et vide de la foule ;
Je suis le confident d'un très lointain aïeul
Et je perçois le bruit de l'heure qui s'écoule.

JE réveille en toi-même un dormeur inconnu
Qui remue et se meut comme ferait ton ombre,
Et qui, des profondeurs de ton être venu,
Te remplace et te met soudain dans la pénombre,

Et les yeux grands ouverts, tu regardes sans voir,
Pris dans les rêts obscurs du nocturne dilemme,
Ange ou démon suivant l'atmosphère du soir,
L'être étrange qui s'est emparé de toi-même.

POUR UNE MUSIQUE DE RAVEL

J'ATTENDS, je ne dis rien, j'attends
Un miracle de ce printemps.
J'erre silencieux dans la nuit taciturne
Et n'ai livré ton nom qu'à la brise nocturne
Qui l'a dit au jet d'eau murmurant sa chanson,
Aux grands feuillages noirs où se perd un frisson,
A la lune de neige, aux violettes sombres,
A l'ombre nuptiale où s'enlacent des ombres
Qui le rediront au printemps.
J'attends, je ne dis rien, j'attends.

LES grands navigateurs, cherchent d'itinéraires,
Gorgés de souvenirs lourdement entassés,
Ayant couru les mers, les hâvres et les terres
Jettent l'ancre à la fin parmi les trépassés.

Mais nous, qui n'avons pas conquis un paysage
En balayant la nuit d'un geste révolté,
Nous ne ferons hélas ! que le dernier voyage
Au pays surpeuplé de l'immobilité.

NOUS poursuivons le temps sans accrocher sa traîne,
Aucun cri ne retient cet éternel fuyard,
Lorsque nous mesurons combien la course est vaine,
Nous avons les poumons épuisés du vieillard.

Si les vastes soleils sont promis à la cendre,
Tandis qu'à l'infini naîtront d'autres flambeaux,
Nous devrions pourtant, peut-être condescendre
A bénir le sommeil qui peuple les tombeaux.

Si les jours ont passé, les printemps, les automnes,
Tous les espoirs déçus, les soucis, les travaux,
De ce long mouvement des heures monotones,
Je n'ai pas rapporté des horizons nouveaux.

J'ai vécu tout ce temps dans un beau crépuscule
Enfiévré par les feux marins à l'Occident
Quand le ciel s'élargit et que la mer recule
Et qu'en la paix du soir le cœur se fait ardent.

C'est alors que la vie accepte sa mesure
Entre le chant de l'aube et l'appel de la nuit ;
J'ai vécu tout ce temps sans haine et sans murmure
Dédaignant le soleil, indifférent au bruit,

Et quand je m'en irai, voyageur intrépide
Au pays ténébreux où le corps se dissout,
J'emporterai dans l'ombre une fraîcheur limpide
Dans un cœur trop humain et qui veut être absous.

QUE serions-nous sans toi, tendresse ! et de sentir
Qu'un être donnerait son âme pour la nôtre
Suscite en notre cœur un hautain repentir
Et l'austère grandeur de souffrir pour un autre.

Mains fraîches sur des fronts, des lèvres et des yeux,
Tendresse ! ô secourable et multiple tendresse !
Mer où se réfléchit l'humanité de Dieu,
Baiser où se dissout la plus vaste détresse,

Que serions-nous sans toi qui refais du bonheur
Avec le cœur en cendre et le rêve en poussière,
Et qui veillant les morts comme une bonne sœur,
Avec l'ombre et la nuit, tisses de la lumière !

O diversité des visages !
Infinité de paysages,
Et comme la nature a fui
La similitude et l'ennui,
Tandis que l'homme déshonore
L'imagination sonore !
Je songe sous mon ciel ardent
Au miraculeux Occident
Qui pour civiliser la Chine
L'asservit à l'âpre machine.
Que deviendrez-vous désormais
Jades délicats que j'aimais ?

TOUT cela finira, les peines et les joies,
Sous un calme cyprès et quelques fleurs des champs.
Pourquoi t'embarrasser d'une guerre de Troie
Quand chaque soir te fait des adieux si touchants !

Chaque soleil couchant t'invite à la retraite
Dans l'immense apparat d'un bal vénitien ;
Pour aller chez les morts, tiens ta gondole prête
Et chante ta chanson sur un air ancien.

JE dirai ta beauté sévère, ô solitude !
O mère du silence, impassible vertu,
Clémentine au souvenir, fraternelle à l'étude,
O fille de la mort lorsque l'amour s'est tu !

Hôtesse du génie, amante du poète,
Compagne du sommeil favorable aux douleurs,
Féminine présence au cœur froid de l'ascète,
Et reine des déserts aux invisibles fleurs !

J'aime, et ne puis haïr aucun d'eux, ceux qui t'aiment,
Servante des cœurs purs, des mains en oraison,
Solitude propice aux prodiges qui sèment
La prière et la foi par delà la raison.

ECHAPPE au séducteur qui t'enlève à toi-même
Comme un alcool épais s'en prend à la raison !
Je t'aime méditant l'énigme et le poème
A ta fenêtre ouverte, au seuil de ta maison,

Seul et grave attendant l'éclair des découvertes,
Penché sur l'infini, la paume sur le front,
Progressant au milieu des solitudes vertes
Où comme un fleuve coule un silence profond.

Loin des cris du commun, parmi les iridées,
Où chantent les parfums, où chantent les couleurs,
Pâlissent et muet, moissonne les idées
Ainsi que Parsifal assailli par les fleurs.

LE courroux de ce vent qui remplit la montagne,
Ployant les arbres verts et rompant le bois mort,
A dans ses mouvements mon âme pour compagne :
Nous réveillons tous deux notre passé qui dort.

Le vent a la fureur des torrents et des trombes
Et mon âme l'excite, insensible à la peur ;
Il faut de ces clameurs pour émouvoir les tombes
Et tirer les vivants de leur vaste torpeur.

SUBCONSCIENT, force innomée,
Profondeurs où l'œil ne voit plus,
Noir cratère dont la fumée
Se déroule en rêves confus,

Aïeux emmurés en nous-mêmes,
Lueurs des soleils de minuit,
Formes absentes, faces blêmes,
Rames du silence qui fuit,

Vénéneuse et trouble vendange,
Eau souterraine du remords,
Jeux du démon, signes de l'ange,
Rumeur sibylline des morts,

Nous naviguons à la surface
De cet univers tourmenté
Où rien ne se dit qu'à voix basse
A l'homme atteint de surdité.

VOUS demeurez pour moi tangibles,
Absents, qui n'avez plus de corps !
Vos parfums sont encore si forts
Et vos yeux éteints, si visibles !

Je vous sens partout où je suis,
Plus tendres, ô morts ! et plus sages
Et quand vous partez, je vous suis
Vers vos ténébreux paysages,

Si bien que vivant avec vous,
Sensible à vos voix émouvantes,
J'entretiens sur vos traits si doux
La chaleur des choses vivantes.

Je n'entends plus ta voix, - qu'importe la distance ! –
Tu n'es plus sous mes yeux et je te cherche en vain.
O relativité ! jeu triste de l'absence,
Qui nous fait sans répit recourir au divin.

Dès que tu n'es plus là, j'ignore... Je suppose,
Je crois que tu te meus dans la fatalité,
Mais je ne puis savoir le mobile et la cause
Qui rendront au néant la probabilité.

Je te croirai joyeux, ne voyant pas tes larmes ;
Fidèle, et tu seras aux sources du remords ;
Maître de ton destin, au milieu des alarmes ;
Je te croirai vivant, tu seras chez les morts.

Chétifs, nous vieillissons en ces incertitudes,
Prunelles qu'éblouit ce qui n'est qu'apparent ;
Nous faisons notre foi suivant nos habitudes...
Je rêve du pays où tout est transparent !

LA vieillesse du sage a des regards d'enfant.
L'homme a tout vu, l'erreur, la vanité des choses,
La jeune illusion au geste triomphant,
Les lendemains obscurs des rayons et des roses.

Tout a passé devant ses yeux chargés de jours.
Aux éclairs de jadis, à la flamme hautaine,
La paix a succédé, modelant ses amours,
Sculptant dans le granit la vérité lointaine.

Maintenant, il n'a plus de colère et de feu,
Il écoute attentif, il faut de doux mensonges,
Il sait, il n'attend rien qu'un murmure de Dieu,
Et son âme rejoint son enfance et ses songes.

Le silence éternel de ces espaces infinies m'effraie
(PASCAL)

QUEL EST le taciturne amour
Qui fit cet éternel silence
Où l'immensité se balance ?
On s'y hasarde sans retour
Et ton lucide désarroi
Pascal, interdit qu'il décroisse !
Silence où résonne l'angoisse
Jusqu'aux limites de l'effroi !

CHANT sans paroles ! Quel langage
Pourrait traduire tes accents,
Musique, aux vocables absents,
Voix de l'orage et du nuage,

Chant de l'aurore et de la nuit,
Invocation au silence
Pour qu'une indicible présence
Se révèle au delà du bruit ?

Miséricordieuse fée,
Toi qui par la flûte de Pan
Immobilises le serpent
Et construis la ville d'Orphée,

Musique, où nage le frisson,
Dans l'invisible et pur espace ;
Battements d'une aile qui passe
Donnant son âme à chaque son !

J'éveille en moi ta grâce vive
En tendant l'oreille au divin
Et je m'enivre de ton vin
O divinité fugitive !

Je sais que tes yeux d'ombre ont désiré la nuit,
Que tes mains ont puisé l'eau sourde du silence,
Je sais que ton cœur bat pour chasser ton ennui
Et c'est pourquoi vers toi, lentement, je m'avance...

J'ai trop aimé l'espace et trop vu le soleil ;
Je suis las et je veux des lèvres taciturnes,
Un ciel teinté de gris, qui soit toujours pareil,
Et l'amitié du vent composant des nocturnes.

LE BANQUET

AYANT mis tous leurs maux en commun, ils convinrent
De fêter leur détresse en un vaste banquet.
De tous leurs désespoirs ces hommes se souvinrent
Pour en faire un funèbre et merveilleux bouquet ;

Dans la douceur du soir la table en fut ornée ;
De hautes lampes d'or égayaient le repas ;
Les convives venus le long de la journée
S'assirent, en buvant, à leur propre trépas.

Tant de cœurs déchirés, tant d'espérances mortes,
Tant de chaudes douleurs assouvirent leur faim
Qu'ils étaient tout joyeux devant les boissons fortes
Que le plus désolé leur servait à la fin.

On les vit jusqu'à l'aube épuiser leur misère :
Les larmes remplissant les coupes à pleins bords ;
Puis la troupe en dansant s'en fut au cimetière.
N'aurez-vous pas pitié, Seigneur ! de tous ces morts ?

AUSSI loin que j'irai, tu seras mon silence,
A qui dirai-je un mot qui ne soit un effort ?
Je pars et tout me quitte avec indifférence ;
Un départ est toujours un essai de la mort.

Mais ton cœur bat pour moi, fragile et solitaire,
Où que sonnera l'heure, il manquera le temps.
Toute seule pour moi tu vas peupler la terre,
O fidèle, parmi les êtres inconstants !

SERENADE

LEURS rires dans la nuit laissaient comme un sillage,
La lune enveloppait leur joie en son linceul ;
Quand leur chant s'éteignait dans le blanc paysage,
Je connus la tristesse immense d'être seul :

Seul avec cette lune aux fraîcheurs de fontaine,
Sans les fragiles dieux qui défiaient le sort.
C'est toi qui t'en allais, ma jeunesse lointaine,
Conviée à la vie et promise à la mort !

VIVRE dans le passé...vivre dans l'avenir...
Je ne sais du présent que la minute lente
Où l'inconnu qui vient se mêle au souvenir.
Ah ! retenir enfin une étoile filante !

Sauver le cœur battant, de l'usure du corps !
Être sans rien attendre, et sans que ce soit la mort
Qui dans la quiétude enfin nous précipite !

Je songe à ce réveil dans l'immobilité,
Et je tremble et ne sais, tant mes veines se tendent,
Si je n'aime pas mieux la fuite des étés
Que l'éternel printemps où les morts nous attendent.

O Racine ! ô Vigny ! puis vous ô Baudelaire !
Étapes que franchit mon ivresse d'un bond,
Quel est le plus humain, quel est le plus profond,
Et de vous trois lequel est le plus sanguinaire ?

Poètes de la mort, l'un doux, l'autre impassible,
Et l'autre amer et dur au milieu des parfums,
Vous dont chaque héroïne épouse les défunts
Et qui menez l'amour jusqu'à l'inaccessible,

Mon esprit vous unit dans les vastes silences
Où vous vous retrouvez vivants parmi les morts.
Je voudrais vous entendre, ô juges du remords !
Echanger dans la nuit vos graves confidences.

CETTE première pluie après l'été torride
Seigneur ! c'est votre grâce au lendemain du doute ;
C'est la fraîche oasis dans l'étendue aride
Et c'est votre présence au terme de la route.

Cette averse d'automne aux gouttes bruissantes,
Enivrant les troncs secs du parfum des résines,
C'est, au fond des cœurs durs, la source jaillissante
Qui dans le sol brûlé ravive les racines :

Et sur les fonds lassés, ce sont vos mains sereines
Rendant le goût d'aimer au monde qui s'ennuie.
L'eau lustrale a repris le chemin des fontaines.
Soyez béni Seigneur ! qui nous donnez la pluie !

VOICI le sentier d'autrefois,
Le bois de pins, les roches nues,
Le chant des cigales, la voix
Des vieilles choses reconnues ;

Voici la maison, volets clos
Pareils à des paupières closes,
Le mur lézardé de l'enclos
Où s'ouvriraient de si belles roses,

Et voici sous le ciel d'été
Mon cœur voilé qui pérégrine,
Mon vaste cœur inhabité
Pareil à ma maison chagrine,

Comme elle, vide et vieillissant,
Et nous cherchons dans le silence
Les traces du bonheur absent
Et les amours de notre enfance.

JE dirai les peines perdues,
Les paroles sans résonance,
Les baisers donnés au silence
Et les mains vainement tendues,

Toutes les amours gaspillées,
Les longues heures de l'attente,
Et la passion haletante
Devant les portes verrouillées,

Et puis les larmes innocentes
Voilà les plus beaux yeux du monde
Et les blessures très profondes
Que font les idoles absentes...

Je dirai le chant des sirènes,
Couvert par le bruit des naufrages,
Et les inutiles voyages
Où vont se briser les carènes.

A ces délices, je convie
Ceux-là qui fatigués d'attendre
Et résignés, veulent entendre
La voix dolente de la vie.

JE songe, sans trahir l'allégresse odorante,
L'extase du printemps, le rire des couleurs
Et ton regard de feu qui fascine les fleurs,
Qu'un silence sans fin attend tout ce qui chante
Et que les sources sont la figure des pleurs.

L'éveil des végétaux invite à la folie,
Muette explosion de sèves et d'ardeur ;
C'est du vieux renouveau l'envahissante odeur
Dans le secret des nuits où tout se multiplie :
Combien de désespoirs me vaudra sa splendeur ?

Je m'attache à la vie, à ton cœur, à ses fièvres,
Je respire un parfum, printemps ! où tu me mords,
Je veux tout ignorer sans crainte ni remords
Et chanter, mon amour, l'opium de tes lèvres !
Mais comment éviter les caresses des morts ?

... roseau pensant ...
(PASCAL)

O périples de la pensée
Qu'aucune borne n'interrompt !
Fugue secrète et cadencée,
Aile inquiète au geste prompt,
Voile qui part sous chaque front
Pour une muette odysée,
Vitesse jamais dépassée !

Pensée aux délices profondes,
Honneur et péril de la chair,
Plus fugitive que les ondes,
Plus capricieuse que l'air,
Et plus robuste que le fer,
Jusqu'où jetterez-vous vos sondes,
O vous qui mesurez les mondes ?

Qui consentirait à vous croire
La vaine servante du corps,
Quand aux astres vous allez boire
Sans l'apparence d'un effort,
Vous qui, lorsque la chair s'endort,
Seule, veillez en la nuit noire ?

TOUT, sans vous serait illusoire !

CRÉPUSCULE léger baignant les genêts d'or,
Soir suave, aux confins du gris semant les roses,
Et la mer de gris-bleu et qui s'endort
Sérénissime, au loin, avec ses lèvres closes...

Voici l'heure où le songe émigre et se hasarde
Au delà du visible, au delà de l'humain ;
Ce ne sont plus tes yeux, c'est ton cœur qui regarde...
Souris au jeune dieu qui te prend par la main.

NE commets pas cette imprudence
De trop vouloir la vérité :
Le défenseur de l'évidence
Est l'ennemi de la cité.

Tous les bonheurs qui te font signe
Te désignent au mauvais œil,
Et la grâce altière du cygne
Subit l'offense de l'orgueil.

Contre toi tu verras le nombre
Si la liberté te séduit,
Et tu te perdras dans ton ombre,
Si la lumière te conduit.

Traverse la bêtise hilare
Sans t'informer de ses plaisirs,
Et dis tes désirs au dieu lare
Qui se charge de tes loisirs !

JE ne sais pas si je vous reverrai jamais.
Vous partez cependant sans laisser un sillage
Dans la nuit, où vos pas se perdront désormais ;
En vain je chercherai les traits de ce visage !

Et cela peut durer toujours ! à quoi me sert
Le bruit de tant de cœurs qui n'ont pas votre face !
Aucun ne sera vous, dans le site désert
Où nul n'occupera tout à fait votre place...

Et c'est ce qui nous rend si tristes les départs ;
Un visage perdu, quel abîme ! et nous-mêmes
Immobiles où fut le feu de nos regards,
Sourdement déchirés, silencieux et blêmes !

Ne parlons plus jamais de pompe et d'éloquence,
A quoi bon tant de bruit !
Mais d'un geste discret et d'un tendre silence
Que je cueille le fruit.

Pourquoi s'embarrasser d'apparences qui mentent
Quand le jasmin fleurit ?
Pourquoi les vanités, lorsque les sources chantent
Et que le blé mûrit ?

Il est assez d'amour dans le printemps sonore
Pour dorer les hivers
Tant que le vin vermeil coulera de l'amphore
Dans le vieil univers

Sans qu'il faille appeler la pédante alchimie
Au secours de l'amour,
Ni prétendre embaumer, ainsi qu'une momie,
L'allégresse du jour.

La vie est bonne à qui l'accueille sans emphase,
Sans contrainte et sans fard ;
La vérité ne veut que la plus simple phrase,
La beauté, qu'un regard !

INSCRIPTIONS

I

PUISE tes souvenirs aux gouffres du silence
Et cherche ton destin dans ton passé mouvant,
Mais crains que ta jeunesse, éparse dans le vent,
A toi même étrangère après sa longue absence,
Ne reconnaisse pas ton visage émouvant.

II

POURQUOI livrer au vent tes regrets et tes plaintes ?

Pourquoi dire à la nuit le secret de tes jours ?

Nul ne réveillera les tendresses éteintes ;

Crois au sort inhumain de nos jeunes amours.

Il n'y a que les morts pour nous aimer toujours.

III

« BELLE et nue et sans fard, je suis la Vérité,
Si jeune que les vieux ne m'ont pas reconnue.
Le cœur des jeunes gens pour moi s'est arrêté,
Mais leurs lèvres en feu me nommaient Volupté.
La fatale Discorde annonce ma venue
Et je passe éclatante et jeune et pure et nue,
Évidence incomprise, aveuglante beauté. »

IV

CADRAN SOLAIRE

« JE dis l'heure fuyante et l'ennui qui t'opresse

Toi qui, repu d'aimer, n'attends plus le printemps.

Quand sur mes marbres froids l'ombre chaude progresse,

La marche du soleil mesure ta détresse.

Homme ! mieux vaut mourir que de tuer le temps. »

PORTAIL D'ABBAYE

« C'EST ici que l'oubli s'offre à celui qui pleure,
C'est ici que l'amour soumet tout à sa loi.
Si tu cherches la paix, trouve ici ta demeure.
Si tous les bruits sont vains, mon silence est à toi. »

LES VIEILLES PECHERESSES
A HECTOR KLAT

ELLES aimèrent tant en leurs belles années
Quand, le visage en fleur et le corps palpitant,
Elles faisaient la lippe aux maîtresses fanées
Qui cachent leurs débris sous un fard éclatant,

Elles aimèrent tant qu'enfin la lassitude
Vint à leur chair autant qu'aux lèvres des amants,
Et ce fut lentement la vaste solitude
Que ne peuvent troubler les plus rares animants.

Le silence se fit alors sur leurs décombres,
Sur leur retentissante et défunte beauté ;
Au milieu des vivants, elles furent des ombres,
Sans le consentement de leur cœur irrité.

Alors on entendit maudire les caresses
Et jusqu'au souvenir des profanes encens,
Et l'on vit tout à coup ces vieilles pécheresses
Sévir et s'insurger contre nos faibles sens.

La jeunesse était sourde à leur chaste parole,
Le plus candide amour recérait un poison,
Émules d'Origène et de Savonarole
Leur vertu conviait le monde à l'oraison,

Leur ardeur trahissait une rage repue,
Graves, elles disaient : « Ma chère, de mon temps... »
Et leur voix flagellant une ère corrompue
Aurait chassé l'aurore et banni le printemps,

Tandis que dans leurs lits d'antiques courtisanes,
Elles séchaient d'envie en songeant aux beaux jours
Et, noyant leur chagrin en d'horribles tisanes,
Elles fermaient les yeux pour revoir leurs amours.

EVE

PENDANT que je songeais que ton jeune visage,
Tes lèvres de carmin et tes grands yeux de jais
Portaient en leur splendeur, un ténébreux présage
De proche trahison, pendant que je songeais

Qu'un amour éternel est fils de la chimère,
Et qu'il n'est pas d'amants qui restent enlacés,
Afin que ta vertu te parût moins amère
Tu noyais ses rigueurs dans des alcools glacés.

SOIR TROPICAL

LES gouttes tombent lourdes dans l'air tiède
Et les rouges fleurs des grenadiers respirent...
Le perfide Avril nous trouble et nous possède,
Ses parfums brutaux contre la chair conspirent,
La nuit chasse l'air de son torse puissant,
Tout va s'insurger, les sèves et le sang !

Est-ce un tel moment de l'ardeur éternelle
Qui t'a fait mûrir, ô faute originelle ?

JE ne suis pas de ceux que trouble
L'austère méditation ;
Le rêve en mon âme redouble
Le goût puissant de l'action.

Mais que serions-nous sans le rêve
En ce temps triste où le métal
S'empare de l'homme et l'achève
Au creux de son sillon natal ?

Quand l'homme las, courbant l'échine,
Cesse d'être un reflet de Dieu,
Qu'au moins la hideuse machine
Laisse une échappée au ciel bleu !

DIEUX-NOVEMBRE

Je les entends ce soir, les musiques lointaines,
O chants mystérieux je vous ai recueillis.
D'où venez-vous, de quel silence, en quel pays,
Nostalgiques appels et notes incertaines ?

Les musiques, ce soir ont la couleur du songe.
Elles ont le parfum du temps évanoui :
Tendresses, souvenirs, reliquaire enfoui,
Harpes de mon berceau dont la voix se prolonge...

« L'infini n'est pas loin, et voici, disent-elles
Que nous nous hasardons, tremblantes, jusqu'à toi.
Nous sommes ton passé revenu sous ton toit.
Reconnais-nous enfin à ce battement d'ailes ! »

Les musiques, ce soir ont l'accent de la mort.
Elles ont la saveur des caresses éteintes.
Voix douces dans la nuit ; ni murmures, ni plaintes,
Mais un chant d'autrefois pour un enfant qui dort.

CREDO
POUR CHARLES CORM
fraternellement

N'avoir plus de visage et réfléchir encore,
Revenir au limon et vivre obstinément,
Être, comprendre, aimer, par delà le moment
Où la mort nous saisit, où le ver nous dévore,

Ah ! tout est là. Comment se taire, se distraire,
Oublier quand le soir arrive, que la mort
Peut venir cet instant, cette nuit et qu'on dort,
Peut-être, son dernier sommeil ; comment se taire ?

Comment ne pas crier qu'on ne peut pas s'éteindre
A jamais, ni cesser d'être un souffle, une voix,
Une âme, par delà quatre planches de bois
Où la mort ne saurait tout entiers nous éteindre !

L'homme à qui le hasard a suffi pour ancêtre,
L'aveugle, le brutal et stupide hasard,
Qu'il meure sans espoir, ni flamme en son regard.
Il n'a pas su franchir les bornes de son être !

Il n'a pas deviné la divine étincelle
Qui s'évade à l'instant où tout paraît fini,
Ni vu poindre l'aurore au seuil de l'infini,
Ne dit en s'en allant : « Ah ! que la vie est belle ! »

Je suis tout frémissant de ta démarche grave,
O mort, qui me fait signe à l'ombre d'une croix !
Je crois que tout commence à ton heure, et je crois
Qu'en devenant poussière on libère un esclave.

QUIA PULVIS ES

O secrets de l'amour sur des lèvres chrétiennes !
Ardeur inapaisée et paroles de feu,
Depuis les cris de Paul et les Corinthiennes
Comme un encens très pur vous montez jusqu'à Dieu,

Mais vous brûlez encor le cœur avant les lèvres,
Dans la flamme odorante où tout est consumé ;
Thérèse d'Avila savait le prix des fièvres
Où toutes les amours ne vont qu'au BIEN-AIMÉ.

A notre chair fragile il faut un goût de cendre,
Pour que les plus beaux corps, se connaissant si beaux,
Au royaume des morts ne tremblent de descendre,
Avant de reflourir au-dessus des tombeaux.

A LA MEMOIRE D'ANNA DE NOAILLES

TES cris compteront parmi les plus beaux !
Et tu n'as voulu d'aucune espérance ;
Aucun n'a porté plus haut la souffrance
Ni mis tant d'amour au fond des tombeaux.

Je tremble, à songer quels appels de l'être
Eussent traversé le monde par toi,
Si ta voix brûlante avait dit : « Peut-être !... »
Et sous cette cendre allumé la foi !

O visages blessés, impotents aux mains lasses !
En cet âge de fer où le corps seul est beau,
Qui dira votre nombre à travers les espaces
Où vous n'attendez plus que la paix du tombeau ?

Ne savez-vous donc pas que la chair ressuscite,
Débris que le destin en masse a charriés ?
Vous auriez la beauté qu'une larme suscite,
Si vous leviez les yeux, peuple d'avariés !

Si votre pauvre cœur, ô tragiques épaves !
S'élevait vers le dieu qui vous est destiné
Vous ne rêveriez sous vos brûlantes laves
Du corps d'Antinoüs et du corps de Phryné.

SŒUR THERESE

LE printemps court après vos roses, Sœur Thérèse !
Ses rosiers n'ont pas tant fleuri
Que votre croix où agit l'Amour sur la braise,
Où gît l'Amour endolori.

Vos roses sentent bon sur le bois secourable
Où se parfument les douleurs,
Vous avez fait germer de la plaie adorable,
La plus capiteuse des fleurs.

Roses rouges sur la brune robe de laine
Et le palpitant crucifix,
Vos fleurs vous font un air d'amoureuse et de reine
Sœur Thérèse aux roses sans prix !

Et c'est à tout jamais que votre Christ aux roses
Dépouillant le printemps païen
Du vêtement charnel de ses métamorphoses
L'a baptisé galiléen.

FRAGMENTS D'UNE MEDITATION

S'ÉLOIGNER ? oui, peut-être, attendre et puis gémir...
Mais cela fera-t-il comprendre quelque chose ?...
Le sommeil qui prépare à l'éternel dormir
Est le pauvre refuge où l'esprit se repose.

Ah ! voir enfin ! savoir ! sortir de ces ténèbres
Où nous retrouve encor le soleil de midi !
Saisir le printemps nu sous ces voiles funèbres
Et voter à la nuit l'ombre du Paradis !

.....

Et si nous renonçons à comprendre, faut-il
Au seuil de l'infini, des plaintes éthérées
Où flotte le parfum du silence subtil,
Livrer notre impuissance au reflux des marées ?

Faut-il nous résigner, indifférents et las,
A nous croire déchus de notre droit au rêve,
Pour n'être que les fils follement beaux, hélas !
De l'animalité triste d'Adam et d'Ève ?

Si profonde que soit la nuit, si dur et froid
Le sort, si lointaine et chétive et vacillante
Que soit l'étoile où veut s'accrocher notre effroi,
Nous courrons haletants après notre âme errante.

.....

S'en aller un soir gris, un matin radieux,
Qu'importe ! s'en aller sans demander son reste,
Les yeux pleins du reflet des bords mystérieux,
Sans un tressaillement sans un cri, sans un geste.

Mais penser sans pâlir, chaque jour, à la mort,
Le destin le plus sûr, la plus commune chose !
Et voir, en s'en allant, sans offenser le sort,
Naître et chanter un nid, et s'ouvrir une rose !

Le cœur ivre, et brûlant d'amour comme la braise,
Et le regard distant, qu'illumine la foi,
Attendant l'aube unique où soudain tout s'apaise
Mourir en espérant pour d'autres et pour soi !

ANGOISSE

D'AVOIR pu déchiffrer tant d'énigmes, s'il reste
De plus vastes secrets dans le gouffre des nuits,
L'homme pensif et las garde l'honneur du geste
Qui du Jardin perdu déroba tant de fruits.

Mais jusqu'où faudra-t-il poursuivre le mystère ?
Aurons-nous à jamais le vertige et l'effroi
De mesurer sans fin le destin de la terre ?
Et la raison chancelle en appelant la foi.

Se peut-il que l'esprit qui pèse les étoiles,
Qui défiant le corps sut lui voler l'amour,
Et qui, cherchant sa source à travers tant de voiles,
Adore obscurément CELUI qui fit le jour,

Se peut-il que ce feu miraculeux s'éteigne
Et qu'il ne reste rien de son immense vœu ?
Il n'est rien de fini que sa flamme n'atteigne,
Mais ce qu'il n'atteint pas emporte son aveu.

Nous ne descendons pas de la brute sordide,
Le hasard n'a pas fait nos divines frayeurs,
Notre exaltation, criant l'horreur du vide,
Ne jure pas en vain que nous vivrons ailleurs !

Notre esprit ne veut pas, ne peut pas disparaître
Dans le sol ténébreux, nostalgique et béant,
Sans sauver son amour des cendres de son être !
Amour de l'infini, plus sûr que le néant !...

PRIERE

Vous êtes à jamais la blessure et le baume,
Vous ne nous visitez qu'à travers notre cœur
Qui saigne, et nous voici dans l'attente, Seigneur !
De voir et d'habiter enfin votre royaume.

Vous êtes adoré par d'immenses douleurs.
D'ineffables amours appellent votre règne,
Et sans que notre voix se révolte ou se plaigne,
Voici sur vos pieds nus l'eau vive de nos pleurs.

Vous avez partagé la servitude humaine ;
Vous dites à l'infirme, à l'esclave, au lépreux :
« Vous tous qui gémissiez, vous êtes bien heureux
« Car je porte avec vous le poids de cette peine.

« Je suis le compagnon qui ne laisse en chemin
« Ni l'aveugle égaré, ni la brebis perdue,
« Suivez-moi le long de la montée ardue,
« Je vais plus loin que vous et je vous tends la main.

« Je vous consolerais dans votre solitude ;
« Vous qui désespérez, je serai jusqu'au soir
« A vos côtés, pourvu que renaissse l'espoir
« En vos cœurs désolés par l'épreuve trop rude.

« Je suis la voie et la lumière, et je sais bien
« Que vous souffrez, mais que seriez-vous sans souffrance ?
« Si pour tous mes bienfaits je subis mainte offense
« Me donnerai-je à vous sans vous demander rien ?

« Dans le corps accablé, je veux l'âme sereine :
« Il n'est pas de noblesse au-dessus du malheur ;
« Vous vous transfigurez au chant de la douleur,
« J'ai béni la souffrance et je l'ai faite reine. »

Vous dites tout cela Seigneur, et nous voici
Sur vos pas, le regard fixé sur votre droite,
Boitant et titubant devant la Porte étroite,
Eclipsés rayonnants d'être à votre merci.

Si trop las et meurtri, notre esprit se rebelle,
Que jamais votre émoi ne nous trouve endurcis !
Délivrez-nous du joug pesant de nos soucis,
Et qu'au dernier moment votre voix nous appelle !

Vous qui réglez aux cieus, que votre volonté
Soit faite jusqu'au bout de l'épuisante course,
Mais nous mourrons de soif, et vous êtes la source
Unique et le Seigneur de l'immortalité.

Jusqu'à vos pieds divins élevez nos alarmes.
Vous êtes la bonté, la gloire, la splendeur,
La puissance, l'amour, et vous êtes Seigneur !
L'abîme éblouissant où finissent nos larmes.

Voici l'humanité débile à vos genoux
S'époumonant depuis la genèse du monde :
Jetez sur nos langueurs, votre regard qui sonde
Les cœurs, et puis Seigneur ! ayez pitié de nous !

LE REPOS

Pourquoi cherchez-vous le repos, puisque
c'est pour le travail que vous êtes né ?
« L'IMITATION »

QUELQU'UN l'a-t-il jamais rencontré sur la terre ?
Cherche ! et nous pouvons bien chercher ensemble ; mais
L'homme répond : « jamais ! » et l'écho dit : « jamais ! »
Et brusquement le cœur s'alourdit et se serre.

Toi qui veux le repos, sais-tu que le mirage,
La lampe d'Aladin, le chant de l'oiseau bleu,
Le rêve et la chimère au multiple visage,
Tout est plus près de nous que l'introuvable dieu ?

Nous chercherons en vain... Pendant combien d'années ?...
Tu croiras le tenir, il te fuira toujours.
Use tes pauvres mains, au travail condamnées,
Nous n'aurons son secret qu'en épuisant nos jours.

Ceux qui l'ont obtenu sont morts de son étreinte ;
Entends, sous nos pieds lourds, leurs funèbres propos !
Ils se plaignent du bruit de l'inutile plainte
Qui va jusqu'outre-tombe altérer leur repos.

POÈMES INÉDITS

Les poèmes qui suivent n'ont pas toujours la forme définitive que Michel Chiha leur aurait donnée, quelques-uns constituent même de simples ébauches. Nous vous les soumettons tels que trouvés après son départ.

A.D. 1936

UN an derrière soi ! Combien viendront encore
Du pas silencieux que nous prêtons au temps,
Jusqu'à l'avènement de cette brusque aurore
Qui naîtra de la mort des terrestres printemps ?

Le passé n'a plus même un souffle qui l'anime ;
La foule humaine marche oubliant ce qui fut,
Voyageurs harassés, en route pour l'abîme,
Sans voir la vie en fleur ni la mort à l'affût.

Aussi, nous veillerons sur le chemin de ronde
Où chaque aube est le fruit d'un éternel départ ;
Mais combien de printemps jusqu'à la fin du monde
Verront l'homme anxieux penché sur le rempart ?

MATINES

Clarté sans ombre de l'aube.
Les maisons sont blanches
et tu es sur la route comme le cyprès.

D'une montagne à l'autre
une voix d'homme livre un message :

« La terre brune et sèche
la terre vierge d'entre les roches grises
Prisonnière depuis le commencement
la voici libre !

« Et je me suis battu pour ces rochers
parce que le matin et le soir
Ils se vêtent de rose et de violet
avec un parfum de menthe sauvage.

« Mais sache aussi que les hautes verdure et la mer
Ne seraient rien sans la lumière de tes yeux. »

1^{er} janvier 1940

LE VIEUX PASSAGE

J'AI pris le vieux passage où mon enfance a vu
Mon père et mon aïeul cheminant côte à côte.
Avec eux, tout un monde émouvant a vécu
Mais le long de ces murs leur ombre est toujours haute.

Vêtus de sombre sur le linge blanc et dur,
Leurs grands cœurs bien au chaud dans du drap d'Angleterre,
Ils allaient devant eux d'un pas paisible et sûr
Et faisaient le commerce avec toute la terre,

Ils vendaient de la soie et prenaient du charbon,
Ils recevaient de l'or et des lettres de change
Et l'on disait de l'un qu'il était juste et bon,
De l'autre, qu'il avait des colères d'archange.

Ces hommes commerçaient en regardant la mort
Avec cette hauteur que rien ne désespère,
Mais ils aimaient la vie ardente, et goûtaient fort
Le fumet d'un grand vin, le parfum d'un cigare.

La beauté les touchait comme un reflet divin
Sans les brouiller avec les lourdes cotonnades,
Le goût du large était en eux comme un levain.
Combien n'ont-ils pas vu de phares et de rades !

Où sont leurs nobles traits et leurs yeux souriants ?
Ils voulaient qu'autour d'eux rien ne fût triste ou sombre,
L'Occident par leurs goûts rejoignait l'Orient,
La tombe les a pris avant l'heure de l'ombre,

Et leur souvenir plane à présent sur les lieux
Qui furent familiers à leurs longues journées.
Probes et solennels, appelés par les dieux
Ils sont morts sans avoir épuisé leurs années.

LE JOUEUR D'ORGUE

ASSIS devant l'orgue aux cent bouches
Ses doigts caressant au clavier
L'ébène et l'ivoire des touches ;
On voit le joueur se plier.

Grêle parmi la masse sombre
Du vertigineux instrument :
Les yeux pleins de lumière et d'ombre,
Il médite un enchantement.

Tout son corps fragile s'agite
A l'appel des sons ;
Le séraphin qui le visite
Lui communique ses frissons.

Et quand l'organiste commence
L'hymne aux mouvements surhumains,
Une magnifique démençe
S'empare de ses faibles mains.

Cet homme est maître de la foule
Et l'égal des corps glorieux,
Son chant dans une immense houle
Crève la voûte, atteint les cieux,

Secouant les cœurs et les pierres,
Élevant d'un geste inouï
Les souffrances et les prières
Jusqu'au séraphin ébloui.

Et lorsqu'enfin la voix décline,
L'écho s'éloigne incertain
Quand cette musique divine
Se disperse dans le lointain.

Les larmes reviennent, secrètes,
L'ombre éteint les feux du vitrail,
Les grandes orgues sont muettes,
La nuit s'accumule au portail.

Alors, l'organiste au front moite
Descend de sa gloire sans bruit ;
D'une pauvre jambe qui boîte
Il va titubant, dans la nuit.

30 décembre 1926

IL A PLU...

IL a plu, l'eau s'égoutte et le jardin frissonne.
Le vent chasse à grands cris par le ciel nébuleux
Un cortège effrayant de monstres fabuleux.
Le feu chante et crépite et la vitre résonne.

Au cartel d'acajou l'heure fuyante sonne...
Craintifs hors du manchon vos jolis doigts frileux
Caressent vaguement vos cheveux onduleux...
Sur le tapis persan un angora ronronne...

Dans le vase de Chine une rose s'éteint
Rose, moins que le rose éclat de votre teint.
Un souvenir d'antan vous vient à la mémoire.

Attentive à l'appel d'anciennes amours
Vous rêvez tandis que grisés de parfums lourds
Vos nerfs font tressaillir votre robe de moire.

PAR les soirs apaisés et par les clairs matins
Désertant je ne sais quelle irréalité grève,
Calme ou tumultueux tu viens à moi beau Rêve,
Messager fastueux de paradis lointains.

Tu sais me convier à de royaux festins
Où le cœur se remplit d'une sève,
Tu m'étreins brusquement mais ton étreinte est brève,
Tu recules, pâlis, t'éloignes puis t'éteins.

Toi qui te vêts d'azur dans un frisson de roses,
Affolant visiteur des minutes moroses,
Satrape d'Orient qui viens avec lenteur,

Grand prometteur d'amour, ô toi dont les paresseuses
Ont la suavité latente des caresses,
Mon Rêve sois béni, je vis de toi ! menteur !

B.B.C.
Juillet 1943

J'ATTENDS en rêvant les nouvelles
Tandis que jasant les grillons
Une ballade de Villon
Traverse en chantant ma cervelle
Il fait chaud et la vie est belle.

L'appareil ouvre son œil vert
Tremblant comme une libellule
Ondes courtes. Un poste ulule
Par un autre aussitôt couvert
Londres s'adresse à l'univers.

« Parla Londra » c'est pour « **L'empire** »
O Sicile tes beaux bergers
Tes vierges sous les orangers
Redevenus libres respirent
Et Roméo songe à Shakespeare.

Comment au milieu de l'été
Pendant que s'endort le village
Dans l'ombre lourde et le feuillage
Ne pas chérir la liberté
Quand on pense à l'éternité.

Mais cette voix qui vient des brumes
Une féminine voix d'or
Ensorceleuse dit encor
Fraîche comme l'algue et l'écume
Cependant que l'Etna s'allume

« Mille bombardiers sur Hambourg ».
Voilà l'Allemagne étourdie
Par Guillaume de Normandie
Vengeant ses comtés et ses bourgs
Et soudain roulent les tambours.

C'est là l'héroïque Angleterre
Jouant du fifre et du canon
Rosalinde a pour compagnons
Tous les bombardiers de la terre
Même Ariel est militaire.

Mais achevant son bulletin

La voix enchanteresse chante
Retournons ce soir à Sorrente
N'attendons pas jusqu'au matin
Quelque cruauté du destin...

Reviendront les jours de naguère
Il faut de plus graves propos
Quand Shakespeare est sous les drapeaux
Des pleurs il n'en restera guère
Lorsque finira cette guerre.

GUITARE

« Dis, passant, l'as-tu rencontrée
La mignonne enfant adorée »

Toi qui chemines, sais-tu pas
Où se sont égarés ses pas ?

Elle est gracile, elle est jolie
Et fleure la mélancolie.

Au fond de ses yeux ingénus
Dorment des astres inconnus.

Un caprice me l'a ravie
L'enfant qui fleurissait ma vie.

Un matin elle s'en alla
Et mon horizon se voila.

Lors ! j'attendis l'oubli, frivole
Pensant que le chagrin s'envole.

Je croyais mon amour défunt
Et n'en gardais que le parfum.

Mais l'amour était en voyage,
Il reparut un soir d'orage.

Un soir je le vis revenir
Par le sentier du souvenir.

Depuis dans une attente vaine
Je n'ai su qu'accroître ma peine...

Dis, as-tu vu passer l'amoureuse ?

Toi qui chemines, sais-tu pas
Où se sont égarés ses pas ? »

Mais le vent emporta sa plainte
Et sa voix depuis s'est éteinte.

TU venais à la vie ainsi qu'aux sources vives,
Le regard triomphant et les yeux grands ouverts
Candide, tu voulais conquérir, étonner l'univers
Et ton rêve atteignit d'éblouissantes rives.

Et ton cœur attendait de superbes convives ;

.....
Meurtri par le destin décevant et pervers,
J'ai surpris dans tes yeux des larmes fugitives.

Ta jeunesse ignorait la route et ses détours.
Il te semblait prochain, le château dont les tours
Commandent l'horizon d'une cité d'Espagne.

Ton malheur est commun aux enfants de ce temps
Qu'importe ! si la faux a rasé la campagne
Demain refleurira le vivace printemps.

CEUX qui regarderont une minute brève
 Votre visage ensoleillé
Seront jusqu'à leur fin possédés par le rêve.

Quand tous leurs souvenirs ne seront effeuillés
 Pour contempler ce clair visage
Ils ouvriront encore des yeux émerveillés.

Ceux-là qui vous verront poursuivront le mirage
 Errant au hasard des chemins
Ils marcheront pensifs tout le long de leur âge.

Chercheurs d'azur et d'or, étranges pèlerins
 Ils s'en iront vers les madones,
Un vaste espoir au cœur et des fleurs dans les mains.

Mais leur unique vœu, la Vierge leur pardonne,
 Montera vers vous chaque jour,
Ceux qui vous aimeront n'aimeront plus personne
 Esclaves d'un unique amour.

SECRETÈMENT nous nous en irons
Vers nos amours des lointaines îles.
Avec le vent nous voyagerons
Sans émouvoir les marbres tranquilles.

Plus incertains que le moindre espoir
Nous partirons chargés de nos rêves
Et nous verrons au loin chaque soir
Les feux changeants de nouvelles grèves.

Les jours fuiront ivres comme nous
En nous portant comme sur des palmes.
Nous les croirons tant ils seront doux
Comme les dieux éternels et calmes.

Mais une nuit il pleuvra si fort
Nous aurons l'âme, hélas si mouillée,
Que ce sera l'heure de la mort
Nous appelant de sa voix rouillée.

Avec le vent nous nous en irons
Enveloppés de nocturnes voiles
Secretement nous voyagerons
Dans l'infini, tout rempli d'étoiles.

TROIS FLEURS

TROIS fleurs, trois dahlias, un rose,
Un blanc, un de sombre couleur
Où le silence se repose
Trois jeunesses pures, trois fleurs

Au cœur de l'été se balancent
Devant le couchant cramoisi
Et d'un lourd feuillage s'élancent.
Quand un doigt nacré les saisit.

L'un après l'autre ainsi qu'un songe
Ils tombent sous un doux regard
Quel amour n'est pas un mensonge
Quel destin n'est pas un hasard ?

Trois fleurs dans le soir qui s'attriste
Dormant sur un lit parfumé
Comme la tête du Baptiste
Sur le bras blanc de Salomé.

DOULEUR

TU frappes encor à ma porte
Et tu voudrais me faire peur !
Tu ne seras pas la plus forte,
J'aurai raison de toi, douleur !

Je serai ton hôte et ton maître
Pour t'accueillir et te dompter
Tu m'as choisi sans me connaître
Et tu ne veux plus me quitter ;

Amoureuse, avide et sans âme
Bouche furieuse qui mord
Je connais ton épithalame
A ceux-là qu'épouse la mort.

Mais les inhumaines étreintes
De tes bras souples et mouvants
Ne m'arracheront pas des plaintes,
Dure compagne des vivants.

Dégagé de tes sombres voiles
Quand ta morsure aura cessé
J'élèverai jusqu'aux étoiles
Mon cœur palpitant et blessé.

2 avril 1927

ILS SONT PARTIS

ILS sont partis pour cette guerre
Laisant derrière eux leurs amours
Pleurant la nuit, chantant le jour
Ils ont fait le tour de la terre ;
En y songeant le cœur se serre.

Des enfants d'autour de vingt ans
Coquelicots hauts sur leur tige
Leur beauté donnait le vertige
Droits comme les blés de nos champs
Dorés par les soleils couchants.

Ils sont partis sans un murmure
Une fleur aux lèvres, tandis
Qu'on les chassait du paradis
Cueillant aux buissons une mûre
Hardis chevaliers sans armure.

Ils n'ont pu sauver leurs amours
Ils sont tombés dans les batailles
Désignés par leur haute taille
Fatigués de marcher toujours
Ils s'étaient battus tous les jours.

Le printemps et ses pousses vertes
Sur leur tombe feront fleurir
Le laurier blanc du souvenir
Couronnant de mousses couvertes
La Victoire aux ailes ouvertes.

MERIDIENNE

MILLE taches de feu sur les montagnes nues
Ont chassé les bergers et leurs brûlants troupeaux,
Au loin meurent les voix des forces inconnues,
Voici l'heure de l'ombre et l'heure du repos.

Et voici que la pure et claire intelligence
Oubliant l'infini sous le poids du soleil
Objet humilié d'une obscure vengeance
Devient comme un beau chat l'esclave du sommeil.

LES doigts purs de l'enchanteresse
Et le baume du guérisseur,
La Flamme qui durcit le cœur
Comme cette argile où se dresse
Le jeune corps d'une déesse,

Les doigts blancs, le baume et le feu
De sa rayonnante morsure
N'ont fait qu'élargir la blessure.
Il n'est plus rien sous le ciel bleu
Pour me guérir de son adieu.

VOICI que maintenant tout se réduit à vous
A vos graves accents, insondables prières,
Après avoir longtemps, ici-bas fait les fous
Il ne nous reste plus que vous sur cette terre.

Oraisons dans le soir, lyres de la douleur,
Larmes, vivante source et citerne profonde,
La lampe s'est éteinte et l'étoile et la fleur
Il ne nous reste plus que vous seules au monde.

Il ne nous reste plus que vos lentes ardeurs,
Ce long gémissement orchestré par les anges
Et du passé lointain les défuntes splendeurs
Orgues et violons remplis de voix étranges.

Appels de chaque jour résignés et puissants
Les implorations de nos voix fatiguées
Montent vers vos yeux clos, Seigneur, comme un encens
Nos pleurs ont fait des cieux des terres irriguées.

Préludes, chants... le rêve et tout le drame humains
Nous élevons vers vous la cendre qui nous reste
Des peines de nos cœurs et de nos pauvres mains
Faites de tout cela quelque flamme céleste.

La tristesse est en nous et l'ombre et le regret
Les souvenirs brûlants, le silence et l'attente.
Mais par votre faveur nous gardons en secret
L'ivresse de l'amour et sa voix haletante...

LE fulgurant soleil du solstice est lui-même
Une petite flamme aux portes de la nuit
Et l'abîme éternel où l'espérance luit
Interminable et noir est tel que mon cœur l'aime.

Pour croire à nos amours nous faut-il plus d'étoiles ?
Le cap des souvenirs brille de mille feux,
Autant de solennels et frémissants aveux
Dans la secrète nuit où la mort se dévoile.

Que l'ombre est amicale et pleine de lumières
Après l'éblouissante fête du soleil
Les yeux s'ouvrent en nous dès que vient le sommeil,
Pour nous livrer enfin des formes familières.

Tout l'espace est à nous si nos mains le contiennent
Et si notre pensée est plus vaste que lui
Et nous vivrons toujours alors que tout périt
Pourvu que dans le vent, nos cendres se souviennent.

TOURNE la terre ! et roule dans l'espace...
Tu veux savoir où nous serons demain,
Que nous importe hélas ! tout ce qui passe
Puisque la mort est au bout du chemin !

Je voudrais bien aller au bout du monde
Pour échapper aux griffes de l'ennui !
Tourner toujours sur la machine ronde
Jusqu'à la fin du jour et de la nuit !

On n'en peut plus n'est-ce pas ô mon âme,
O ma compagne aussi lasse que moi !
En te laissant en garde à Notre-Dame
Qu'il serait doux de partir sans émoi ;

Indifférent à la terre en délire
Qui ne peut pas s'arrêter un instant
Vers le repos de Vega de la Lyre
Où le sommeil des astres nous attend.

J'ai mis de sombres fleurs sur le fond bleu des mers,
Ne sauras-tu jamais ce que fut ce voyage
Et le secret des nuits dans les gouffres amers
D'où revient quelquefois l'écho de ce naufrage ?

Je me souviens qu'une ombre apparut vers le soir
Pour endormir la peine et fermer la blessure
Et, vers l'aube, je crois, quelqu'un parla d'espoir
Détresse d'un baiser dans une chevelure,

Mains pures sur des mains souffrantes, ô douceur,
Maintenant c'est si loin qu'on dirait un mensonge
J'ai perdu ma mémoire et j'ai perdu mon cœur
Et tous mes souvenirs s'éloignent comme un songe...

RECIT

Il était une fois... le grillon a chanté,
Vois, les dieux du foyer dansent autour de l'âtre
Et la nuit s'alanguit comme une nuit d'été.
Le vent pour l'écouter a retenu son souffle,
Pour le lierre attentif les persiennes s'entr'ouvrent
Et les parfums du bois entrent dans la maison.
La vieille dame assise au fond de sa bergère
Du geste qui jadis tricotait des mitaines
Entremêle ses doigts polis comme l'ivoire,
Ou sur ses cheveux blancs ajuste une dentelle
Un beau point d'Alençon du temps de sa jeunesse.
« Il y a bien longtemps de ça »dit la grand-mère,
Et voici que la lampe avive sa lumière,
L'horloge a oublié sa maladie de cœur,
La moire des coussins murmure une caresse...
Tous ceux de la maison qui s'en étaient allés
Pour un très long voyage en pays inconnu
D'où l'on croyait qu'ils ne retourneraient jamais
Sont là derrière les hauts rideaux de cretonne,
La bûche a maintenant des reflets de rubis,
Pour s'être dépouillée de sa robe de cendre
Car le Prince Charmant est tout près de venir
Et pour le recevoir la maison s'est peuplée
De toutes nos amours, de tous nos souvenirs...
Ce qui fut une fois peut-il vraiment mourir !

Eté 1932

LE FUYARD

TU pars encore pour un long voyage,
Mais en reste-t-il qui soient vraiment longs ?
Tu cherches follement de nouveaux paysages
Et d'autres, et d'autres horizons,
Tu penses t'apaiser sur le pont des navires
Qui touchent les ports des mers lointaines,
Il n'ya plus de mers dignes de ce nom,
L'espace a livré ses secrets ; et tout s'oublie,
Tout s'oublie, hormis la cause de ta détresse.
Seule ton angoisse demeure, et tu sais bien
Qu'elle durera autant que ton souffle.
Tu pars quand même pour le plus long voyage
Qu'on puisse faire sur la terre,
L'océan et les vents t'étreignent.
Tu as fait le tour des vanités humaines,
Tes oreilles bourdonnent du tumulte des cités,
Tu t'es recueilli devant les victoires décapitées
Combien de femmes et de miroirs ont connu ton visage ?
Pars si tu veux. Va d'un continent à l'autre,
Sur les paquebots et sur les routes,
Et par les raccourcis de l'air,
Ah ! tu peux rire ou pleurer selon le vent,
Rire et pleurer à ton aise,
Le souvenir de ta jeunesse,
Tu peux t'accrocher à tes rêves,
Partout, toujours, toujours, toujours,
Dans le silence et dans le bruit,
Dans la nuit et dans la lumière,
Tu trouveras toujours tant que ton cœur battra
Si loin qu'iront tes cris, si loin qu'ira ta vue,
Tu trouveras toujours cette porte fermée
Porte hautaine du mystère
Les battants impassibles et qui jamais ne furent
Ouverts à un vivant,
Le seuil qu'un être qui respire
Ne franchira jamais, jamais,
C'est pour cela que rien, jamais, ne t'apaisera sur la terre
Jusqu'au dernier asile que couvrira la pierre où s'ancreront tes os,
Jusqu'au port que drague, en songeant, au pain quotidien,
En fumant sa pipe, enchantant une chanson à boire,
Notre frère le fossoyeur.

LA vigne est dépouillée et mon cœur est à nu
Voici l'hiver rouillé, le ciel couleur de sable
Les feuilles dans le vent partent pour l'inconnu.
Quel hôte se mettra ce soir à notre table
Qui boira notre vin sans nous dire son nom
Et parlera de mort en remplissant son verre,
Quel messager en pleurs chantera la chanson
De ceux-là qui s'en vont reposer sous la terre ?
Les arbres sont courbés et mon cœur fêlé conserve encor sa flamme
Il est comme le roc où chante le torrent
Un roc fêlé rempli des bruits de l'avalanche
Qui porte avec le poids des neiges et du vent
Les sommets écroulés de la montagne blanche
Quel envoyé des dieux viendra ce soir vers nous ?
L'air est plein de secret, d'appels et de silences,
Et l'on dirait le cri d'un grand moine à genoux
Qui d'un cloître oublié vers l'infini s'élance.

JUSQU'AU jour où la mort enfin nous rassasie
L'expérience n'est rien sans vous, ô Poésie,
Souffle des dieux séchant l'averse de nos pleurs,
Musique, apaisement et délices des cœurs
Dans le bourdonnement des terrestres alarmes.
Qui parlerait sans vous de la beauté des larmes,
Quel chant s'élèverait harmonieux et pur
Du désert des vivants à l'éternel azur ?
Chœur des Muses, qui fait dans nos étroites bornes
Les levers de soleil sur les horizons mornes
Et la douceur des nuits en nos cœurs désolés.
Ah, violon divins, poèmes étoilés
Vous êtes dans la course où notre chair se lasse
Un peu d'éternité qui traverse l'espace
Et sur la terre où l'homme en naissant est banni
Vos furtives lueurs éclairent l'infini !

28 janvier 1927

PAYSAGE

LE soleil est au tiers de sa course,
La neige fond sur la montagne,
Les premières verdure pointent et couvrent d'émeraude
la terre brune
La mer s'est apaisée et mille tempêtes intérieures
ont pris fin

Au seuil du printemps, que l'irréel se dévoile, que les esprits gracieux nous visitent ; où est Ariel ? où sont les fées ? où les divinités des forêts et des eaux ?

Les monstres sont rentrés dans leurs cavernes, l'affreux caliban, la troupe des usuriers, les sorcières hideuses, les curieux qui ricanent, tous ceux qui méditent un mauvais coup. Ils ont disparu avec la fonte des neiges, avec l'épuisement du tonnerre.

Assez de négoce, de fabriques, de cheminées d'usine, assez de services obligatoirement reçus et rétribués, assez de servitudes et de trahisons !

L'arc-en-ciel va d'Orient en Occident. Cueillons les premières violettes. Que pour la danse, les jeunes filles apprêtent leurs tuniques et chaussent le cothurne. Entends au loin le chant de la flûte...

La civilisation s'étant réfugiée dans les entrepôts frigorifiques, les pâtres l'ont su et sont venus vers la ville et la nature a repris son visage athénien.

CETTE musique, je l'entends encore
C'est la ballade de Chopin
Un chant grave et doux, et puis
L'ascension vers les notes claires...
La main droite sur le clavier
Anime des voix d'enfants...

De quelles profondeurs vient-elle
Cette mer lointaine
Dans l'extrême Nord
Avec des neiges autour ?
D'où ce vent frais et cette voile
violette
Et les glaïeuls à la dérive ?

Dans ce paysage d'hiver
Cherche le printemps et la joie !
La musique nous met en état de grâce.

31 août 1929

Ce voile sur les yeux,
Ces paupières baissées,
Et le poids de la nuit.
Ah ! libère mon âme avec la tienne
Du souci que j'ai de ton cœur blessé
O mon ami
O mon amour
Toi en qui je cherche la similitude
Frère coupé de moi dans l'espace
Comme on a fendu l'arbre en deux
Dans la forêt, dans la forêt
Encore sans clairière
Où le bûcheron, à grand bruit, fait une place au ciel.

.....
J'irai d'un pas lourd vers ce
 destin sans lumière
Du pas pesant de l'homme las
 qui a marché depuis le matin
Et qui voit venir la nuit bâtie de ténèbres
J'irai comme l'enfant qui a mal
 et qui ne sait où est la blessure
mais aussi du pas décidé de celui
 qui ne fléchira pas.

LE vent voyage, l'oiseau vole,
La source chante, le temps fuit,
La lune monte dans la nuit,
Et rien, mon cœur, ne te console,
Mourant de perdre un front si beau,
Pour la sauver n'ayant plus d'armes,
J'ai mis mon cœur dedans mes larmes,
Et tout laissé dans son tombeau,
L'heure où le soleil baisse à nos yeux et se lève,
Je regarde passer comme en un livre ouvert
Illustrant, dans le soir, la nature apaisée,
Le noir défilé des chèvres dans les pins verts.

I

LIED DANS LE GOUT DE SCHUBERT

Contre la vitre, c'est la joue.
Au clair de lune, ton visage.
Et dans la nuit, ce sont tes yeux.
Dans le silence, c'est ta voix.
Et c'est déjà le vieil espoir
Qui renaît de la longue attente.
Contre la vitre est-ce bien toi ?
N'es-tu pas l'ombre de ton ombre ?
Je meurs d'attendre ton retour
Es-tu en vie ? Est-ce ton âme ?
N'es-tu pas morte l'an dernier
Sous le poids de masse d'œillets ?
Ce bruit léger c'est une branche
Qui ressemble à tes doigts en fleurs.
Ah ! ce n'est pas ton doux visage...
Et sans doute mourrai-je un soir
Avec cette folie au cœur.

II

LIED DANS LE GOUT D'HENRI HEINE

CETTE bûche dans la cheminée, tout l'été j'ai attendu sa flamme ; l'été et tout l'automne quand le froid voyageait au loin.
Tout est tiède et doux encore et le soleil s'est éteint dans un bouquet d'arbres.

Maintenant, la nuit est venue comme, sans prévenir, en cette saison, elle vient. La nuit est venue comme un rideau de théâtre descend, comme un visage clair soudain se couvre d'ombre, comme une lumière s'endeuille quand vient le moment des étoiles.

Tout est tiède encore, mais cette flambée manquait à mon cœur. Elle manquait à mes mains, à mes yeux remplis de violets de l'horizon.

J'ai espéré ce feu comme on espère un souffle. Un jeune visage s'illumine, un jeune visage penché qui est un Rembrandt dans cette lueur.

Des mois j'ai attendu cette flamme de résine odorante et d'amour.

Le feu est là, j'éteins les lampes, la nuit est douce. C'est l'heure où l'on a besoin d'un autre, de quelqu'un qui ne vous ressemble pas et de quelqu'un qui vous ressemble, d'un visage étranger et d'un frère inconnu.,

Le feu qu'on anime, qu'y met-on de soi qui brûle et chante ? Danses dans le brasier. Souvenirs. Défaites. Retours sur soi et cette blessure rouverte. Gestes de l'hiver qui vient et qui annonce la mort.

Tout le bois de la forêt pourrait brûler dans cette cheminée. Les pommes de pin sèches éclatent et crient. Fin d'automne.

Tout le passé était dans cette flambée. Et des années, incinérées, sont devenues cette cendre sans urne, cette cendre que le silence disperse.

O fuite de jours. Tristesse. Retours inassouvis. Départs sans retours.

25 décembre 1952

VOIR

Il faut voir pendant qu'on a des yeux
Et au delà de ce paysage nu
De cette nature dépouillée
Trouver la lumière qui danse.
Il faut voir avant la tombée du soir
Avant l'invitation de la nuit
Quand se verrouillent les portes du temps
Avant l'appel du sommeil

Mais quand nous aurons touché la forme la plus lointaine et perçu la plus lointaine image
Et passé la dernière étoile, la dernière, sans doute, dans sa course
Restera le désir haletant d'aller plus loin encore plus loin
De voir plus loin, plus loin encore,
Jusqu'au bout de ce qui ne veut pas finir
De ce qui ne finira jamais
D'un infini qui n'est jamais que le seuil
Qui est toujours le commencement
Où le dernier pas est seulement le premier
Et la dernière halte à peine un début de marche.
Ah ! quel voyage nous mènera dans cette hôtellerie du silence
En pierres roses, dans les nuages,
Toute en fleurs, comme celles du pommier,
Toute en rêve comme le printemps qui se dessine ?
Ah ! quel chemin sera le tien et le mien,
Quel chemin,
Où la borne kilométrique soit une nébuleuse
Et le passant sur la route, une comète angoissée ?
Mais il faut voir, il faut voir ; nos yeux sont faits pour cela
Les noirs, les verts aux ombres de gouffre et les autres.
Cette multitude de prunelles en feu
Aveugles dans les ténèbres sans le secours des nocturnes
Sans la sage chouette qui regarde pour nous quand nous ne voyons pas.
Et, chuchote la chouette : il faut voir : il faut savoir, dit-elle,
Et je sais voir pour les aveugles, dit-elle encore.
Pour ceux dont la sagesse est éteinte
Dans le cœur est une cécité
Dont l'intelligence est celle des jours de l'enfance.
Et n'est-ce rien, dit le nocturne, d'être homme et de voir ?
De faire, à travers ce crâne dur,
D'un mouvement invisible ce bond dans les étoiles ?
Mille années-lumière chaque seconde et puis mille autres,

Ainsi va notre pensée que nulle course ne dépasse
Parc que là où elle voit, elle est.

Ah ! voir ! rencontrer les traces suprêmes, dans l'essoufflement de la divine entreprise.
Tomber aux pieds de Dieu, brisé, pantelant, dans un long cri d'amour...

25 décembre 1950

TABLE DES MATIÈRES

Préface

VERS ANCIENS

Départ
Retour à la Terre
Par les monts
Des mots simples
Ce combat qui se poursuit
Sibylla
Aimer, souffrir
Ah ! faut-il que je porte ton deuil
Les illusions perdues
Ce matin clair et pur
Philosophie
La dame à la rose
La plume d'acier
Jusqu'au jour où la mort
La maison des champs

IMPRESSIONS DE PARIS

Saint-Germain-des-Prés
Le bénédictin
Faubourg Saint-Germain
A des amis français

LA NOUVELLE MOISSON

Accueille ce frisson
Est-ce un espoir
Au delà du temps gris
Introspection
Le grain de sable
Je réveille en toi-même
Pour une musique de Ravel
Les grands navigateurs
Nous poursuivons le temps
Si les jours ont passé
Que serions-nous sans toi, tendresse !
O diversité des visages !
Tout cela finira
Je dirai ta beauté sévère, ô solitude !
Echappe au séducteur
Le courroux de ce vent
Subconscient, force innommée
Vous demeurez pour moi tangibles
Je n'entends plus ta voix
La vieillesse du sage
Quel est le taciturne amour
Chant sans paroles !
Je sais que tes yeux d'ombre
Le banquet
Aussi loin que j'irai
Sérénade

Vivre dans le passé
O Racine ! ô Vigny !
Cette première pluie ?
Voici le sentier d'autrefois
Je dirai les peines perdues
Je songe
O périples de la pensée
Crépuscule léger
Ne commets pas cette imprudence
Je ne sais pas
Ne parlons plus jamais
I. Inscriptions
II. Pourquoi livrer au vent
III. Belle et nue et sans fard
IV. Cadran solaire
V. Portail d'abbaye
Les vieilles pécheresses
Eve
Soir tropical
Je ne suis pas de ceux
Deux-Novembre
Credo
Quia pulvis es
A la mémoire d'Anna de Noailles
O visages blessés
Sœur Thérèse
Fragments d'une méditation
Angoisse
Prière
Le repos

POÈMES INÉDITS

A.D. 1936
Matines
Le vieux passage
Le joueur d'orgue
Il a plu...
Par les soirs apaisés
B.B.C. Juillet 1943
Guitare
Tu venais à la vie
Ceux qui regarderont
Secrètement nous nous en irons
Trois fleurs
Douleur
Ils sont partis
Méridienne
Les doigts purs de l'enchanteresse
Voici que maintenant
Le fulgurant soleil du solstice
Tourne la terre
J'ai mis de sombres fleurs
Récit
Le fuyard
La vigne est dépouillée

Jusqu'au jour où la mort
Paysage
Cette musique, je l'entends encore
Ce voile sur les yeux
Le vent voyage
I. Lied dans le goût de Schubert
II. Lied dans le goût d'Henri Heine
Voir